

PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS 48, Rue VIVIENNE

MODES DE PARIS - CHRONIQUE - BEAUX-ARTS

THÉÂTRE - ÉCONOMIE DOMESTIQUE



MODES

On me parle d'un costume appelé le *Divorce*, et dont la façon est, dit-on, assez originale. Je ne l'ai point vu, mais je puis, grâce à la description exacte que m'en a faite une de mes amies, vous en donner une idée.

Ce nom se prêterait plus, il me semble, à désigner un travestissement qu'un costume journalier, mais en attendant la saison des fêtes, voyons ce que c'est que le costume le *Divorce*.

On a cherché, dans sa façon, à rappeler la toge et, pour le chapeau, la forme du bonnet d'avocat; de tout cela on a fait, m'a-t-on dit, un ensemble charmant. L'étoffe de laine, un genre cordé, est du ton foncé de la prune de Monsieur, et la jupe constellée de grains-chapelet auxquels se mêlent de perles irisées; on a donné à la grande tunique un aspect droit qui semble le prolongement d'un petit manteau, et tous deux produisent à peu près l'effet d'une toge, mais gracieusement coupée et relevée de plis. Quant au chapeau en feutre de soie, sa forme carrée est accompagnée de nœuds et de plumes.

L'aimable amie, qui s'est faite aujourd'hui ma collaboratrice, m'a conté que, de retour à Paris, ses amies s'étaient données rendez-vous chez elle, pour saluer sa rentrée; tout à coup, au milieu d'une causerie générale, la porte s'ouvre à grands battants, et le valet de pied d'annoncer: le *Divorce*. Émoi de toutes, puis rires et compliments. Telle fut l'entrée dans le



Robe en dentelle noire (vue de profil et de face).
Costume de soirée de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

monde du costume le *Divorce*. On m'a confié que le mari n'a pas trouvé la plaisanterie de son goût, et qu'il l'a prouvé par l'affectation d'un mutisme qui n'est pas dans ses habitudes.

On se remue dans les châteaux, et les propriétaires

de chasse lancent des invitations, qui mettent en émoi les jolies châtelaines et leurs invitées. Les costumes commandés, tout en restant simples d'aspect, sont d'une grande élégance de garnitures, garnitures sans tapage, mais fort belles.

Madame Pelletier-Vidal nous a montré quelques jolies toilettes qui vont être expédiées dans le Bocage Vendéen, pour les fêtes superbes que va donner le duc de L... La faille française, si souple et si soyeuse, se mêle aux gros lainages, ainsi que la peluche et les velours de fantaisie.

Costume en lainage à grosses côtes cordées, ton amadou. Bas de jupe en peluche, formant quille sur le côté et tunique ronde relevée, de bas en haut, sur la quille; elle s'arrête par une chaîne de grains-chapelet qui tombe en plusieurs rangs. Corsage à gilet de peluche, sur lequel passent, en brandebourgs, des chaînes en grains-chapelet. Col droit très montant et manche boutonnée à partir du coude. Ce costume est celui des sorties en bois ou en forêt, à pied ou en voiture.

Le costume d'intérieur est en faille française héliotrope et même faille à pentes, en velours damasquiné. Trois de ces pentes sont disposées autour de la jupe, et la tunique, drapée irrégulièrement, traverse diagonalement le tablier en fournissant des plis profonds non plaqués; au contour une belle frange en grelots de chenille égayée par les effets brillants de pendrilles en perles héliotrope. Corsage à longue pointe, ouvert sur une chemisette en tulle Malines, plissée de minuscules plis, sur un transparent chair, qui descend en pointe jusqu'au bas de celle du corsage. La manche s'arrête au-dessus du coude; de là, prend un bas de manche pareil à la chemisette et qui se termine par une quantité de petits plissés en tulle tout à fait coquets et séyants; mêmes plissés à l'encolure. Ces plissés, très doux, sont comme une mousse légère, vaporeuse, entourant le visage auquel ils vont à ravir.

Un costume de diner est en dentelle crème et moire rose safrané. Jupe à traine carrée, sur laquelle descendent les spirales de dentelle fournies par le surplus de celles qui se croisent sur le tablier; des nœuds en ruban de satin jetés un peu partout, font le meilleur effet. Le corsage en moire, décolleté en V, devant et au dos, a une chemisette montante en dentelle et des manches à la paysanne aussi en dentelle.

Cette chemisette tendue est très coquette, séyante et commode, parce qu'elle est mobile, un faulx la montant au décolleté.

Ces descriptions donnent une idée du goût exquis de madame Pelletier-Vidal, un goût parisien qui exclut les effets tapageurs dus à la profusion des garnitures, les façons surchargées et par trop tourmentées. Tout plaît, les combinaisons d'étoffes aussi bien que celles des nuances, que la forme des corsages qui varie à l'infini. La coupe donne de la grâce à la taille, et les drapés élégants en donnent à la tournure. Décrivons encore ce costume d'une simplicité charmante. Tissue de laine gris très très foncé et velours. Jupe plissée à gauche pour former une quille; sur cette quille s'ouvre une draperie-tablier qui s'enfuit et reçoit, au côté fuyant, une bande de velours gris; du côté opposé, même bande posée verticalement sur

la tunique qui tombe droite, tout cet arrangement pour le côté gauche; à droite des plis étagés forment un relevé tombant; la tournure accentuée. Corsage à pointe, à chemisette plissée et tendue en surah ponceau, avec une ceinture qui suit le bord, ceinture brodée en grains-chapelet de différentes grosseurs. Un col droit avec une petite patte tombant sur la chemisette, le tout brodé de grains-chapelet comme le parement de la manche. La capote est en feutre gris garnie d'une crêpeline-gaze ponceau et d'une mentonnière fermée de côté; le pardessus en laine bouclée, grands ramages veloutés, est une longue visite à menotte, cintrée au dos et doublée en peluche ponceau. Cette toilette nous a paru si réussie dans les détails, si jolie dans l'ensemble, que nous n'hésitons pas à la donner comme l'expression du meilleur goût parisien. Madame Pelletier-Vidal demeure toujours 17, rue Duphot.

Vous savez, mesdames, que la mode fait monter les actions de l'astrakan; le voici qui tient la corde, on en garnit les costumes, les petites vestes, on en met au chapeau; enfin nos ajustements prennent, garnis ainsi, un petit air modeste des plus sournois, car cette simplicité comme il faut, ne laisse pas que de coûter cher.

Le manchon se chiffonne toujours avec l'étoffe du costume et s'enjolive selon la toilette, de dentelle, de ruban, de fourrure, voire même de fleurs, comme pour faire illusion, si l'illusion était possible par les brôillards et le temps nébuleux du plus triste mois de l'année: Novembre.

CORALIE L.

TAPISSIER A FAÇON, DÉCORATEUR, ÉTOFFES

D'AMEUBLEMENT, MEUBLES

M. Emile Bessonneau, 19 et 21, rue de Charenton.

En reprenant vos quartiers d'hiver, si vous voulez changer l'arrangement de votre intérieur, nous vous recommandons M. Bessonneau, comme un tapissier très bon, très arrangeant et d'un goût sûr et artistique. L'entente des couleurs, dans les combinaisons d'étoffes pour tentures et draperies, ne se rencontre pas toujours chez les tapissiers, M. Bessonneau possède cet art et nous en avons jugé en voyant tout un bel ameublement préparé et prêt à poser, qui partait pour l'Espagne. Les devis sont envoyés avec les plus menus détails, afin que l'on puisse soi-même arrêter les prix d'avance; d'ailleurs ils sont très raisonnables. Nous avons promis de faire paraître chaque mois des croquis de meubles, en les variant, afin que nos abonnées puissent se rendre compte des changements de la mode. Nous indiquerons les prix des meubles non recouverts et couverts en désignant les étoffes. Nous n'oublions pas les fantaisies qui, aujourd'hui, prennent une si grande place dans l'ameublement. M. Bessonneau se rend en province, quand l'installation d'un hôtel ou d'un appartement l'exige, et il prévient sa clientèle du Havre et des environs qu'elle peut s'adresser en toute confiance à M. Certain, 61, rue d'Etretat, tapissier à façon, correspondant de M. Bessonneau avec lequel il est en relation journalière. Il leur sera donné tous les renseignements sur la décoration et les prix. Pour les abonnées de Blois et des environs, s'adresser à M. Cousin, 16, rue Levé-de-Chaille. Tous les deux sont les représentants-ouvriers des ateliers de Paris. Tous les déplacements sont à leur charge.

VELOUTINE CH. FAY
9, rue de la Paix, 9, Paris.

Cette poudre donne au visage un velouté, qui est dû à son impalpabilité. Tout en servant la coquetterie, elle est d'une bonne hygiène à cause de sa préparation au bismuth; elle ne s'altère pas, soit qu'on lui fasse traverser les mers, soit qu'on la conserve longtemps. Les personnes qui font usage de poudre doivent ne se servir que d'exquises préparations, parce qu'il n'est pas indifférent d'appliquer sur la peau une poudre grossière dans laquelle il entre souvent des matières nuisibles. Nous recommandons de ne s'adresser qu'à des maisons connues, et dont la réputation a été faite par l'excellence de leurs produits. Tel est le cas de la maison Ch. Fay.

MACHINES A COUDRE DE LA
COMPAGNIE FRANÇAISE
H. Vigneron, 70, boulevard
Sébastopol.

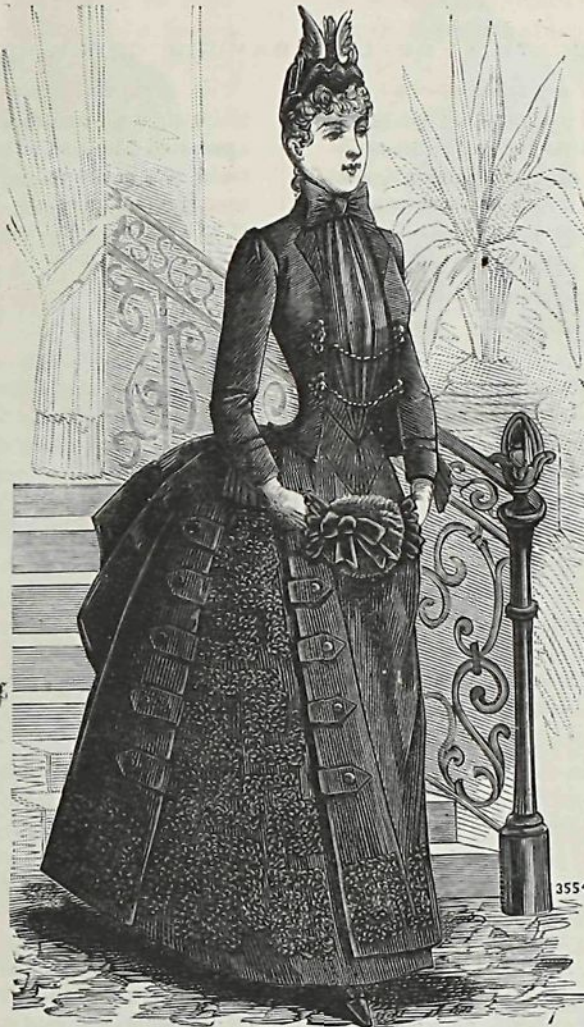
Le nom seul de M. Vigneron suffirait pour assurer nos lectrices que toutes les machines sorties de ses usines sont irréprochables. Si nous entrons dans quelques détails, c'est pour satisfaire aux demandes de nos lectrices; ne faut-il pas, d'ailleurs, signaler les hautes récompenses dont le jury honore l'ingénieur-directeur de la Compagnie Française? M. Vigneron est constamment occupé de l'amélioration du mécanisme de ses machines, mécanisme aujourd'hui si parfait, que nous hésitons à croire qu'il puisse encore être perfectionné: travail dépourvu de toutes difficultés, mouvement doux, facile à mettre en marche; possibilité de faire toutes sortes de travaux, les plus fins comme les plus grossiers. Enfin, c'est un auxiliaire indispensable dans les familles et d'une économie incontestable. La machine n° 2, H. Vigneron est la plus complète que nous ayons encore examinée.

NOUVEAUTÉS D'HIVER DE LA COMPAGNIE DES INDES
Rue du Quatre-Septembre, 27.

Cet hiver, les lainages prédomineront sur les autres étoffes, qui ne seront employées que comme garniture.

Ainsi, on emploiera de préférence des bouclés, sangliers, des rayures peluche et velours, des sablés laine, des bures. Ces étoffes existent en gris-plomb, tabac, sapin, alezan, canelle, etc. En tissus nouveaux, il y a le tissu-dentelle dont nous avons déjà parlé, tissu double différent de couleur, le dessous en lainage, le dessus en dentelle à larges réseaux: le prix de ce tissu en 1 mètre 20 de largeur est de 8 fr. 75 le mètre; ensuite, les serges, les diagonales, les sangliers unis et brochés à 4 fr. 75 et 4 fr. 25 le mètre, les tissus rayés, les vigognes peignées à 4 fr. 90; les fantaisies bouclées, parmi lesquelles le bouclé-musique avec petites rayures simulant une portée, le prix est 5 fr. 90 en grande largeur, le bouclé astrakan, la draperie Chinchilla à 8 fr. 25 le mètre. Pour confections, le choix est aussi grand. Citons d'abord le Royal astrakan, en mordoré, en loutre, en noir, largeur 1 mètre 40, à 35 fr. Le Checked mantles, belle draperie à grosse diagonale en 1 mètre 30 de largeur, 13 fr. 50 le mètre, 3 mètres 50 suffisent pour une grande redingote, et 1 mètre 50 pour une jaquette façon tailleur.

Ainsi que nous l'avons dit, les tissus rayés sont à l'ordre du jour; les rayés peluche absinthe, mordoré, vieux bronze font les jupes, et l'uni assorti s'emploie pour la tunique; les nuances demandées dans les rayés velours sont: Castor clair et foncé, mordoré, gros bleu, le mousse, le noir est fort joli, le rayé velours coûte 11 fr. 75, l'uni assorti en 1 mètre 20 est de 6 fr. 25 le mètre. Pour jeunes filles, on prend les rayés velours en nuance mordorée à 8 fr. 75 et l'uni à 4 fr. 90 le mètre. Cette nomenclature comprend seulement les derniers tissus parus. Les lainages brochés, les draps foulés sont fort à la mode. Les rayures cordage avec unis assortis, les draps mélangés s'emploient pour costumes de voyage, le Lady Cloth coûte 4 fr. 25 le mètre. La Compagnie des Indes enverra des échantillons *franco*. Ce qu'il faut observer, c'est la grande solidité des nouveautés de cette maison; pour l'hiver surtout, où les façons sont coûteuses, il est de tout intérêt de prendre un costume durable. Ecrire à MM. Roullier frères, 27, rue du Quatre-Septembre, et ne pas oublier de leur demander de joindre quelques échantillons de bonnes coupes et coupons marqués à des prix excessivement avantageux.



Costume de visite en bure grise bouclée.
Modèle de madame Pelletier-Vidal, 17, rue Duphot.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 169 et 171)

Costume en dentelle noire avec transparent chaudron.
— Jupe en satin avec un plissé dépassant le premier volant de dentelle. Ces volants étroits sont au nombre de cinq, pour le côté droit et les lés de derrière. Le tablier est couvert par trois grands volants disposés en cintre. Le pre-

mier volant se tourne en spirale, remontant sous le troisième, lequel se relève de côté par des plaques à pendrilles en perles de jais. Autre grand volant coquillé en tunique, plaques sur le côté. Corsage en dentelle doublé de satin chaudron avec une ceinture, un col, un parement et un

jabot droit en broderie de perles. (La figurine de face montre ce même corsage, sans l'empiècement et la doublure de la manche, ce qui rend le costume plus habillé.)

Costume de visite en bure gris brun, ouvragée d'une grecque formée par des bouclettes astrakan. — Jupe en bure-astrakan et tunique en bure; le bas orné d'une grecque, s'ouvre largement à droite et semble attaché de chaque côté par cinq pattes fixées par un beau bouton, le

pouf tombant. Corsage-veste. Le gilet et la ceinture en ottoman, avec une chemisette en surah montée à un col droit, la veste très courte avec un col rabattu arrondi, des revers en ottoman et deux brandebourgs qui relient les devants, largement ouverts. Doublure de la veste en peluche ponceau. A la manche, un parement qui laisse échapper de côté un plissé en ottoman.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4546

Costume d'intérieur en tissu Justinien et veloutine mousse. — Le tissu Justinien forme une disposition de rayures mousse, héliotrope, vieil or, brochées d'un dessin camaïeu en velours et d'un dessin bouclé or. Jupe en tissu Justinien, ouverte devant sur un plissé-éventail en veloutine mousse. Une petite draperie sur la partie supérieure du tablier, se perd sous un ornement qui prend la forme d'un if, la partie aiguë dans la bas; cette partie est couverte d'une belle et fine passementerie aux couleurs des rayures. Pouf très drapé, agrafé sur la pointe du corsage, lequel reçoit en garniture, une rayure du tissu Justinien prise dans la longueur, et posée au bord de la basque en revers, en parement, et en col droit. Jabot et coquillé de la manche en Malines. Près du pouf, motif en passementerie. — Bas de soie héliotrope. — Souliers en salin noir.

Manteau en pékin velours bleu et haute peluche couleur castor naturel. — La forme est celle de la visite pour

le dos, avec des pans-mantelet. Ces pans reçoivent devant, comme un long gilet en velours bleu, fermé jusque sous la taille, et la manche-visite qui fait dos très cintré, a un dessous ajusté et un revers en velours bleu qui ne plaque pas et se termine en pointe vers le bord. Cette manche pose sur le pan et reçoit à la pointe un gland en chenille et soie bleu et castor. Sur l'épaule, une cordelière dessine un motif mêlé de houppes en chenille, une plaque en passementerie à pendrilles. La garniture se compose de plumes de faisan mélangées et au-dessus, d'une bande de castor. La doublure en satin, couleur castor. — Manchon en velours bleu piqué d'un nœud et garni de dentelle blanche. — Chapeau Louis XI en feutre de soie castor, avec un revers tendu de velours bleu. Devant, des plumes, couleur castor et des plumes-couteau dorées; draperie en velours serrant la calotte. — Bottes en chevreau glacé. — Gants de Suède.

CAUSERIE

De quoi l'on se contente en temps de disette. — La trop bonne belle-mère. — Comédies, drames et scandales. — Aux enchères!



N attendant la grande première, la réouverture du Corps législatif avec de nombreux débuts dans des rôles impossibles à prévoir, Paris meurt d'inanition. En vain lui fabrique-t-on pour tromper sa faim des nouvelles à sensation : l'attentat contre M. de Freycinet, l'attaque d'apoplexie de M. Grévy. Dès le lendemain nous apprenons que le coup de pistolet de Mariotti n'a été tiré que dans le vide, au figuré pour ainsi dire, malgré tout le bruit qu'il a fait, afin d'intéresser l'opinion aux griefs essentiellement personnels d'un père au désespoir.

Quant à l'égratignure du Président de la République, elle a été produite soit par un faux pas, soit par le contact de la portière d'un fiacre ou par celui d'une porte de jardin... Combien doit-il être difficile d'écrire l'histoire, puisqu'à vingt-quatre heures d'intervalle les versions varient à ce point! Enfin, il reste acquis à la postérité que M. Grévy est très fort aux échecs et que M. de Freycinet est le seul qui soit capable sur ce

terrain de lui tenir tête. Voilà une nouvelle... Paris cependant ne s'en contente pas. S'il meurt d'ennui, ce Paris insatiable, n'en concluons pas qu'individuellement chaque Parisien soit à plaindre. On se retrouve, les petits diners qui sont toujours les meilleurs, les plus propices à l'esprit, recommencent tout doucement et la causerie qui suit entre un nombre très limité de convives, ne perd rien à se restreindre entre les murs tout intimes du petit salon, les appartements de réception n'étant pas encore ouverts. Avant que le monde ne s'empare de nos soirées, nous retournons au théâtre avec un entrain nouveau. Madame Caron s'est montrée grande cantatrice et grande tragédienne dans *la Juive*, belle par surcroît et modeste en outre, au point d'être visiblement intimidée le premier soir; mademoiselle Isaac est rentrée dans son véritable domaine, l'Opéra-Comique et on a eu le plaisir exquis d'entendre *l'Étoile du Nord*, interprétée par elle et par Maurel, dont le volume de voix a diminué peut-être, mais qui sait toujours chanter et dire, et jouer avec charme; enfin *l'Age Ingrat*, en passant du Gymnase au Vaudeville, avec une partie de ses anciens interprètes, a retrouvé son succès d'autrefois. L'esprit de M. Pailleton ne vieillit pas et le goût pour les exhibitions de



Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne, 48.

Coiffures de M^{lle} VIDAL, 104, r. de Richelieu. Chapeaux de M^{me} BOUCHERIE, 16, r. du Vieux Colombier.
 Veloutine FAY, 9, r. de la Paix. Jupons et Couronnes de M^{me} BORDEREAU, 32, r. du Sentier. Chaussures
 de la M^{me} KAHN-POIVRET, 61, r. Montorgueil.

jolies femmes auxquelles l'acte chez l'étrangère sert de prétexte, n'a fait que grandir depuis le temps où l'on applaudissait les prouesses d'escarpolette de la séduisante Alice Regnault. Aujourd'hui c'est une autre jolie femme qui se balance et l'on est ravi de plus en plus. *L'Age Ingrat* a effacé de l'affiche une bouffonnerie qui n'avait de valeur que par le jeu de l'incomparable Joly, si naturellement, si tranquillement comique. *Cherchez la Femme* : signée Najac. Nous ne mettrons pas d'épithète à cette morte qui n'en mérite guère, mais nous espérons que l'on reprendra souvent et à une heure où les retardataires, toujours si nombreux, pourront enfin l'entendre, un lever de rideau du même auteur : *la Poule et ses Poussins*.

C'est un triste sort que celui de ces petits actes qui ouvrent le spectacle au moment où les gens qui se respectent achèvent et quelquefois commencent de dîner ! Les malheureux acteurs sont réduits d'abord à s'adresser aux banquettes vides, pour être ensuite incessamment troublés par le bruit des portes qui retombent, des petits bancs qui se renversent, des chuchotements et des chuts ! Personne n'essaie de se mettre au courant, et le rideau s'abaisse au milieu d'une indifférence générale qui est souvent fort injuste.

Nous voudrions, pour notre part, qu'un nombreux public de belles-mères parisiennes eût entendu, à titre de leçon, *la Poule et ses Poussins*, qui n'est pas d'ailleurs une pièce nouvelle. La fin en est peut-être un peu folle, mais rien ne nous paraît plus fin, plus mesuré, plus juste, mieux observé que l'ensemble. On n'y cherche pas querelle à une corporation trop violemment attaquée dans les livres et sur la scène, on y reconnaît, on y prouve qu'il existe d'excellentes belles-mères. Hélas ! ce sont peut-être celles-là les plus redoutables, car il devient impossible de s'en débarrasser, les prétextes manquant, et un tiers, quel qu'il soit dans un jeune ménage, est toujours le tiers incommode ; il faut voir comme madame Grassot, cette perle des duègnes, nous le démontre bien par l'exemple !

Son gendre lui a promis de vivre auprès d'elle, de ne jamais la séparer d'une fille adorée. Ce gendre complaisant, elle l'adore aussi, elle le met dans du coton, elle lui reconnaît mille qualités, trop de qualités, car il rend la jeune femme parfaitement heureuse, ôtant ainsi à madame Grassot, comme elle le dit dans ses confidences au public, lui dérobant une bonne fois : « le droit sacré de consoler sa fille. » Si la chérie venait quelquefois mêler quelques larmes aux siennes, elle aimerait mieux cela. Et pourquoi donc pleurerait-elle cette bonne mère ? Parce qu'elle sent le vide autour d'elle, n'ayant plus à se dévouer à s'occuper nuit et jour de son enfant. C'est bien naturel, et il est bien naturel aussi que la fille admirablement élevée par une mère pareille, lui fasse quelques sacrifices, sorte chaque jour avec elle par exemple, ne la laisse jamais dîner seule, n'accepte pas d'aller sans elle au théâtre.

Mais combien est-il plus naturel encore, que le jeune mari maudisse la destinée qui lui est faite en dépit des bons petits plats qu'on lui prépare, des pantoufles en tapisserie qu'on lui brode et de l'encens qu'on brûle perpétuellement autour de la niche où il se sent prisonnier, tout juché qu'il soit sur un piédestal !

Cause-t-il intimement avec sa femme, un petit coup retentit à la porte ; il s'agit d'un deuil, n'importe, la

surprise survient mal à propos ! Il reprend l'entretien interrompu... en vain... un nouveau toc toc... Belle-maman a oublié ses lunettes.

Et ainsi de suite à travers une série de petites scènes merveilleusement exactes jusqu'à l'instant où, furieux, le mari emmène sa femme, se donne des torts apparents et voit alors sa belle-mère devenir sublime dans les grandes crises qui fournissent un aliment à l'activité de son cœur. Il l'apprécie, il la vénère, mais il persiste à garder son chez lui et il a raison. Avis aux mères françaises les plus parfaites de toutes sous bien des rapports, mais qui, hélas ! en donnant leur fille d'une main, persistent à la retenir de l'autre, presque malgré elles, par habitude !... Les belles-mères ne sont pas des monstres, ce sont des anges souvent, mais des anges qui s'ils ne restent point à leur place, se font parfois envoyer au diable !

Il n'est point donné à toutes les œuvres dramatiques de renfermer une utile leçon ; au moins faut-il qu'il ne s'en dégage pas d'excitation trop directe aux plus mauvais sentiments, autrement la censure quoiqu'elle ne se montre pas bien sévère au temps où nous sommes, intervient, l'auteur eût-il nom Zola et la pièce *Germinal*. Il se trouve au pouvoir des gens de bien qui ne souffrent pas que les murs soient salis par des affiches immondes, que dans certaines brasseries ultra-fantaisistes le service soit fait par des gens en habit de moines et de religieuses, comme si ce n'était pas assez d'avoir la brasserie du *Bagne* où les garçons portent l'uniforme des forçats et le boulet au pied, de même qu'au fameux *Chat Noir* qui a des prétentions littéraires, l'absinthe est versée par des académiciens.

Dans *Germinal*, la lutte entre la grève et les gendarmes était représentée de façon à exciter les passions populaires ; un ministre a sagement interdit le tableau tout entier et s'est même attaqué à l'esprit général de l'œuvre. Le voilà mis au pilori par la plume incisive de l'auteur de *l'Assommoir* en compagnie du pauvre M. Turquet qui ne gagne rien à montrer une excessive courtoisie. — Le portrait de cet homme et conciliant doit être plus désagréable encore au modèle, car il est fait avec plus d'esprit et ceux-là même qui approuvent de toutes leurs forces les mesures de rigueur contre la fameuse fusillade, n'ont pu s'empêcher d'en rire. Du reste, il est triste de reconnaître que tous les journaux, à peu d'exceptions près, ont pris parti plus ou moins ouvertement pour Zola ; la Chambre, qui a mieux à faire, sera occupée, paraît-il, de l'interminable question de la censure au nom de cette liberté, qui chez nous dégénère trop souvent en licence et sous le manteau de laquelle on commet tant de sottises... sans parler des crimes.

Détournons-nous des horreurs de *Germinal*. Les émotions d'un autre drame très réel sont faites pour nous attirer de préférence. Qui donc n'a suivi avec une sorte de passion les magnifiques travaux de M. Pasteur, les péripéties de l'inoculation du jeune Jupille, ce brave petit berger du Jura qui s'en retournera dans ses montagnes, guéri et en possession d'un prix Montyon?... Ici, la vertu est deux fois récompensée : la persévérance du savant triomphe avec éclat, le dévouement d'un pauvre enfant obscur reçoit sa part de gloire. Il n'y a de contrariétés que les âmes sensibles qui ont essayé de soulever le monde contre

(La suite à la page 176.)



CHAPEAUX D'HIVER DE MADAME BOUCHERIE, 16, RUE DU VIEUX-COLOMBIER

Capote en peluche.—Garnie de perles en bois, d'un pouf de plumes claires avec aigrette et d'un nœud-papillon. Brides en ottoman.

Capote en peluche avec un nœud en velours, des nœuds et des plumes blanches. — Très élégante et coiffant fort bien.

Chapeau en drap brodé. — A haute calotte drapée de la passe au sommet, celui-ci recouvert de plumes assorties, posées derrière et arrêtées, devant, par un nœud fixant aussi la draperie. Au bord de la passe, qui avance devant, un fil d'or.

Capote en peluche mordorée. — La calotte, échan-

crée derrière, est appliquée d'une broderie d'or que l'on retrouve au bord de la passe et au sommet de la calotte. Devant s'étagent des coques piquées d'oiseaux, lesquels sont mêlés à des crosses et des fantaisies mordorées posées en aigrette. Brides mi-partie peluche et ottoman.

Chapeau en velours du Nord vert forêt. — Le bord retourné est tendu en velours bouclé crème. Devant, plumes enroulées et coques en ottoman et velours.

Chapeau tendu de velours noir ainsi que le bord qui avance devant.—Derrière, coques en ruban noir; plumes noires et cornes en ruban.

TRAVAUX ET MEUBLES DE STYLE
DE LA MAISON LEBEL-DELALANDE

N° 1. *Jardinière en jonc doré.* — Hauteur, 45 cent.; largeur, 60, les anses comprises. Draperie en velours appliquée de deux bouquets en tapisserie. — 120 fr. toute faite, 90 fr. en velours antique.

N° 2. *Table Henri II.* — Très richement sculptée, couverte d'une tapisserie avec sujet mythologique. — La tapisserie préparée avec les fournitures, 120 fr.; faite, 300 fr.; la table, 600 fr.

N° 3. *Prie-Dieu en noyer finement sculpté.* — Bois et montage, 150 fr.; tapisserie préparée depuis 38 fr.

N° 4. *Stalle ancienne Henri II.* 210 fr. — Sur le siège, coussin en velours frappé orné d'une chimère en tapisserie appliquée, 70 fr.; préparée avec toutes les fournitures, ganses et velours, 40 fr.

N° 5. *Draperie de piano en velours antique,* appliquée de beaux bouquets en tapisserie et de fleurs jetées. — Toute prête à poser sur le piano, 350 fr.; 260 fr., si l'on fait les cinq bouquets que l'on trouve préparés chez madame Delalande, au prix de 50 fr.

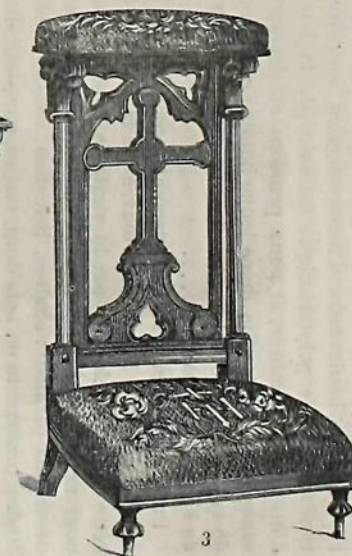
N° 6. *Petite table Henri II en noyer.* — Bois et montage, 70 fr.; la tapisserie préparée représentant un paysage avec des animaux, 38 fr.



1



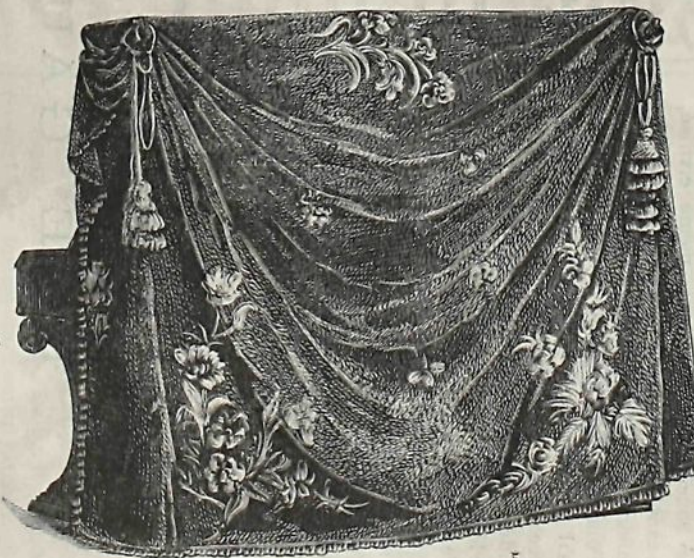
2



3



4



5



Tapisseries, tenture de piano, dessus de table en tapisserie.

MODÈLES DE LA MAISON LEBEL-DELALANDE, 348, RUE SAINT-HONORÉ

les supplices infligés aux infortunés lapins, dans le but d'arriver à ces expériences presque concluantes pour la guérison de la rage. Nous sommes, quant à nous, très franchement contre la vivisection en tant qu'abus, mais si une hécatombe d'animaux, condamnés autrement à tomber sous le plomb du chasseur ou sous le couteau de la cuisinière, peut suffire à mettre fin au plus horrible des fléaux, nous nous garderons de joindre nos clameurs à celles du Comité qui instruit le grand procès contre la cruauté à l'égard des bêtes. Hélas! pour être justes envers ces dernières, il faudrait mettre fin aux sacrifices innombrables de bœufs et de moutons dont le résultat est d'approvisionner nos boucheries! L'homme, même civilisé, n'est qu'un cannibale, c'est convenu, il ne vaut pas beaucoup mieux que l'Ogre qui, dans l'amusante féerie du *Petit Poucet*, prend du veau pour de la chair humaine, s'il n'a pas à se mettre sous la dent de friands morceaux tels qu'un pompier avec son casque.

Nous voudrions, par parenthèse, pouvoir louer ici comme elle le mérite cette féerie brillante, spirituelle, inoffensive et si bien jouée, que chacun voudra voir, ne fût-ce que sur la renommée de la fameuse procession où sont réunies toutes les bottes, depuis les *bottes de gendarme jusqu'aux bottes de foin* et d'asperges, mais le mode triste nous réclame.

Tandis qu'affluait dans les cimetières ce peuple de Paris qui, n'eût-il plus d'autre religion, a gardé le

culte des tombeaux, l'odieuse cohorte des crieurs proposés à répandre et à grossir les scandales, faisait retentir les boulevards d'inconvenantes annonces, rendant l'École polytechnique solidaire de la honte d'un de ses membres, et nous pensions au désespoir sans nom de la famille de ce jeune homme convaincu de vol.... du vol plus ignominieux que tout autre, de l'argent des pauvres....

Puis, en attendant l'enlèvement prochain de la grande croix du Panthéon, l'œuvre de laïcisation de cette église s'achevait par la vente de son mobilier, pour nous servir d'un terme choquant qui a cours désormais paraît-il : chaises, prie-dieu, bancs, balustrades, ornements en bois doré, stalles, parquets, etc., tous ces « accessoires » du culte qui ont été consacrés par la prière, auxquels a dû se communiquer quelque chose de semblable à une âme dans l'atmosphère bénie où on les a laissés si longtemps, sont vendus aux enchères!

Les entrepreneurs de démolitions, les juifs, les brocanteurs de toute sorte pénètrent dans l'enceinte du temple d'où Jésus proscrivit les vendeurs; pas de curieux; aucun passant ne s'arrête, quoique la chose se passe en plein air. Les plus grossiers sont éloignés sans doute par un vague sentiment de profanation, de sacrilège. Et cet outrage à la conscience publique a rapporté environ deux mille francs... Triste... triste!...

T. B.

UNE GAULOISE

PREMIÈRE PARTIE

LA PUPILLE DE CÉSAR

I



L'AN 58 avant J.-C., un matin d'été, deux Gauloises descendaient en se donnant la main, l'herbeuse vallée du Mont-Dore.

Elles avaient dix-huit ans, vingt ans peut-être, et elles se ressemblaient, comme se ressemblent deux gouttes de lait, deux épis de froment. Elles étaient jumelles.

Une tunique bleu pâle, bordée d'un large galon de pourpre, serrée à la taille par une ceinture d'argent émaillé et fermée au cou par un grenat brut enchâssé dans un cercle d'or, laissait libres leurs bras autour desquels s'enroulaient des bracelets en forme de serpents, et découvrait leurs fines chevilles protégées par des brodequins lacés, en cuir fauve. Des épingles à grosses têtes de nacre, retenaient les lourdes tresses

de leurs cheveux châtain, roulées en diadème sous un voile écarlate s'arrêtant aux épaules et d'un tissu si fin, que les rayons tamisés du soleil donnaient l'éclat de l'or aux boucles folles de leurs nuques.

Leurs yeux avaient la teinte des pervenches; leurs dents brillaient comme des pâquerettes, leurs lèvres comme des alizes et, sur leurs joues veloutées, les chapelets de corail, qui cliquetaient à leurs oreilles, semblaient les rouges pistils de deux roses des neiges.

Un tartan enroulé, rayé de vert et de brun, se croisait en écharpe sur leurs poitrines et des bagues d'améthyste étincelaient à leurs doigts.

Deux dogues énormes, aux têtes de lionnes, bondissaient autour d'elles, jouant avec les poulains, qui paissaient libres, sous les mélèzes.

« Ici, Dug! ici! » cria l'une au plus gros des dogues, tu sais que Fiona n'aime pas que l'on tourmente son poulain. »

Fiona était une forte jument gris de fer, aux naseaux fauves, aux jarrets noirs, qui arrivait hennissante, secouant sa crinière frisée.

« Tu es belle, Fiona, dit l'autre jeune fille, en caressant la tête fine qui se frottait sur son épaule, tu es

belle, ma chérie, et tu vas être bien contente; le maître revient.

« Si ton poulain avait été sevré, le maître t'aurait emmenée; tu es sa préférée et tu aurais vu une vraie bataille, et tu aurais eu un beau collier de têtes sanglantes, et tu aurais emporté sur ta crinière, la reine des Germains. »

La première qui avait parlé s'appelait Kateline, l'autre Moïna; elles étaient filles de Celtill et sœurs de Vercingétorix.

« Ne sois pas triste, Fiona, continua Kateline; ton poulain peut être sevré maintenant, le chef t'emmènera et tu verras le palais de César, un palais de marbre. »

Mais Dug effraya le poulain, et la grande jument, les oreilles couchées, s'élança pour le mordre.

« Kateline, fit alors Moïna, tu crois donc que notre frère va repartir ?

— Si j'ai su lire le rameau qu'il nous a envoyé, il a hâte de rejoindre César.

— Tu es une savante, tu as bien lu ce que devaient dire les branches de saule. Moi je ne suis qu'une ignorante; mais si le grand frère voulait me croire, il n'épouserait pas une Romaine; car c'est une femme, Kenrik l'affirme, qui le retient près de César.

— Tu n'as pas, Moïna, écouté Kenrik, quand il parlait. Praxinoé n'est pas une Romaine, c'est une Narbonnaise. »

Moïna secoua la tête; pour elle, une Narbonnaise était une Romaine.

Elles avaient raison toutes les deux.

Praxinoé était née de parents gaulois; lorsqu'un consul la trouva, toute petite, sous un amandier de Narbonne, elle avait au cou le collier d'ambre, que les chefs mettaient à leurs filles pour écarter d'elles les maléfices. Mais Narbonne était ville romaine, depuis que Marius, après avoir anéanti dans les plaines d'Arles l'armée des Cimbres, avait fait, de ce que nous appelons aujourd'hui la Provence, une province romaine.

« Voyons, s'était dit le consul en emportant la fillette, si l'on peut changer une vraie Gauloise en Romaine. »

Il l'avait nommée Praxinoé.

Aujourd'hui, Praxinoé est une Romaine à qui les meilleurs rhéteurs ont expliqué les poètes et les philosophes; elle adore les dieux du Capitole et, sans sa nourrice, elle ne comprendrait pas le Gaulois.

Le consul l'avait léguée à César, son successeur, en lui disant :

« Tant qu'ils seront unis, les Gaulois seront invincibles; mais ils sont tous jaloux et avides de commander; cherche un ambitieux capable d'écraser ses rivaux et donne-lui pour femme Praxinoé, elle t'aidera à l'abattre quand sa tâche sera finie. »

César, comme Marius, n'était venu défendre, contre la nouvelle invasion germane, la Gaule encore libre, que pour la conquérir.

« Il est certain, pensa-t-il, que cette Gauloise devenue Romaine de cœur et d'esprit, pourra me servir. »

Voilà pourquoi il l'avait emmenée aux bords du Rhin, où toute la Gaule s'était réunie aux légions, pour chasser les hordes germanes, qui depuis trois ans dévastaient la Franche-Comté, alors le pays des Séquanes.

Le jour où Arioviste fut vaincu, elle était près de lui quand il tendit les bras à Vercingétorix, apportant sur son cheval la reine des Germains.

Moïna et Kateline avaient donc raison toutes les deux. Praxinoé était bien une Gauloise, mais elle était devenue Romaine.

« Elle est belle comme le jour, fit Kateline.

— Tu crois tout ce que conte Kenrik, interrompit Moïna.

— Il ne ment jamais.

— C'est un barde; il voit souvent les choses, non telles qu'elles sont, mais telles qu'il voudrait qu'elles fussent... Ne te fâche pas; il te voit telle que tu es.

— Vercingétorix voudra certainement l'emmener avec lui, à Narbonne! soupira Kateline.

— Aussi il faudra vous marier avant qu'il ne parte. Tu le suivras et tu verras cette Praxinoé.

— Tu viendras aussi ?

— Je garderai la maison. Il faut que quelqu'un la garde, cette pauvre maison. Tu verras Praxinoé, et si, comme je le crains, ce n'est plus une Gauloise, toi qui sais si bien parler, tu diras au frère que le chef des Arvernes ne peut pas aimer une étrangère. »

A ce moment les dogues s'élançèrent en donnant de la voix. Ils avaient éventé leur maître, qu'un coude de la vallée cachait encore.

II

Celtill, le père de Vercingétorix était mort sur un bûcher, parce que, disait-on, il rêvait la royauté.

Était-ce vrai ?

On ne sait trop.

Alors, la Gaule était partagée en une foule de tribus vivant d'une vie propre, mais qui se groupaient, suivant leur intérêt du moment, autour d'un chef plus habile ou d'une peuplade plus forte que les autres. Dans la Gaule du centre, dans la Celtique, comme l'appelaient les Romains, les Arvernes habitant la vallée de l'Allier, et les Eduens habitant la vallée de la Saône, se disputaient ce rôle de patron, et ce fut à l'instigation des Eduens, que Celtill, chef des Arvernes, fut brûlé vif. Était-ce un criminel ou un rival, qu'avaient frappé les Eduens ?

Quoiqu'il en fût, les clients des Arvernes se tournèrent vers le plus fort, et celui que l'on appelait le fils du traître, grandit solitaire et dédaigné dans les montagnes sauvages, berceau de sa famille.

Alors, comme aujourd'hui, on oubliait vite en Gaule et lorsque l'Arverne jeta aux pieds de César la Germaine échevelée, on ne songeait plus à Celtill et personne ne savait même le nom de ce chef d'une centaine de cavaliers.

Mais César avait déjà deviné un homme, dans cet intrépide soldat, et il voulait se l'attacher. Le fils du proscrit n'avait-il pas une injure à venger ?

Il savait de plus, qu'il avait été élevé par Divitiac, le druide le plus savant de la Gaule et vieil ami de Celtill. Lorsqu'il le vit tressaillir en regardant Praxinoé il se dit : « l'ambitieux que je cherche est probablement trouvé. »

Voilà pourquoi il l'embrassa devant les deux armées victorieuses. Voilà pourquoi, pendant les marches, il

le garde près de lui. Voilà pourquoi il fait aujourd'hui un long détour pour venir passer une nuit sous son toit.

Les deux jeunes filles ne sont pas prévenues de la visite de César et lorsque, brusquement, au détour du sentier, elles voient près de leur frère l'homme chauve, au lieu de s'élancer les bras tendus, elles restent rougissantes, les yeux baissés.

Mais Vercingétorix est déjà descendu de cheval; toutes les deux, il les serre à la fois sur sa large poitrine, il les embrasse, il les caresse; il les aime tant! César sourit.

« Tes sœurs, ami, feront deux belles reines, dit-il. Quand nous serons allés ensemble plus loin qu'Alexandre, nous leur taillerons des royaumes dignes d'elles. » Puis, s'adressant aux jeunes filles :

« Lorsque votre frère parlait de vous, je croyais qu'il parlait comme un barde, qui embellit ce qu'il aime; mais vous êtes de celles dont on ne peut pas flatter le portrait. »

C'était de vraies Gauloises, elles n'avaient été que surprises, elles s'inclinèrent souriantes, devant l'hôte qui leur venait.

« Notre maison est à toi, dit Kateline. »

— Et tu n'y entreras jamais trop tôt, fit Moïna. »

Deux cavaliers, qui marchaient derrière le chef, enlevèrent les jeunes filles sur la croupe de leurs chevaux, et une demi-heure après, la petite troupe s'arrêtait au milieu du village, devant la maison de Vercingétorix.

Les villages des chefs gaulois étaient alors de véritables forteresses. Celui de Vercingétorix était bâti sur le plateau d'un contrefort, qui se détachait en éperon, du flanc d'une vallée abrupte. Une enceinte carrée, flanquée de tours à chaque angle, enfermait la maison du chef, celle de ses serviteurs, et des hangars assez vastes pour abriter, en temps de guerre, les habitants des hameaux voisins. Le rempart était construit comme tous les remparts gaulois; sur le sol, et perpendiculairement au fossé, de longues poutres étaient reliées entre elles par de fortes traverses et recouvertes d'une épaisse couche de terre; puis venait un autre lit de poutres, puis un lit de terre, de sorte qu'en regardant le talus, on voyait un damier, dont chaque case était alternativement en bois et en terre. On ne pouvait, ni le brûler à cause de la terre, ni le saper à cause des poutres; on était donc derrière, à l'abri de toute surprise, ce qui était nécessaire à une époque où l'on avait toujours à redouter une attaque.

La maison avait été bâtie par Celtill, lorsqu'il était puissant et riche, mais il n'avait pas voulu suivre l'exemple de beaucoup de ses pareils, qui se faisaient déjà construire des palais à l'instar de ceux que les Romains élevaient autour d'Arles et de Narbonne; sa maison était une maison gauloise, plus vaste et mieux ornée que celles de ses hommes, mais bâtie sur le même modèle.

Sur une profondeur de un mètre, un cercle avait été creusé dans le sol, et la terre de la fouille jetée en talus sur la circonférence. Autour du talus, d'énormes troncs de mélèzes avaient été dressés, se touchant, puis surmontés d'un toit conique en planchettes de chêne fendu.

La construction ressemblait donc à une gigantesque ruche. Elle était coupée en quatre compartiments

lambrissés d'érable et soigneusement dallés en lames de schiste.

Dans le premier compartiment, sablé de mica couleur d'or, des armes et des trophées de chasse brillaient sur les panneaux cirés. Dans les autres, les dalles disparaissaient sous d'épais tapis; des meubles incrustés de cuivre, des dressoirs chargés de vaisselle d'étain, d'argent et d'or, des amas de fines fourrures servant de lit les remplissaient. La chambre des deux sœurs était entièrement tendue de peaux de cygnes.

En face de la demeure du chef, une maison plus petite, mais décorée et meublée plus somptueusement encore, était toujours prête à recevoir les hôtes, les envoyés de Dieu.

Tout le clan attendait sur la place carrée, entourée d'ormes nouveaux. En avant les vieillards, qui ne pouvaient plus faire d'expéditions lointaines; derrière eux les femmes; un peu partout, pour mieux voir, sur les seuils et sur les branches, les enfants; dans un angle, les esclaves prisonniers de guerre.

Les hommes avaient les braies collantes et la saie rayée serrée par une ceinture de cuir; tous étant hommes libres, portaient au cou la torsade d'or ou de cuivre. Les femmes, en robes bleues bordées d'écarlate, se drapaient dans leurs plaids aux couleurs arvernes. Les enfants, demi-nus, cachaient leurs têtes curieuses, sous les muffles des peaux flottantes, qui leur servaient de manteaux. Les fillettes, fières de leurs colliers de graines rouges, se haussaient sur leurs sabots guillochés, et les esclaves baissaient les yeux, comme il convient à des vaineux.

Dès que le chef parut, les vieillards brandirent l'épieu sur lequel ils s'appuyaient, les femmes poussèrent des cris aigus, les enfants battirent des mains et les esclaves croisèrent les bras sur leurs poitrines. Quand il arriva en face de sa porte, tous se précipitèrent autour de lui; ils l'aimaient, ils en étaient fiers.

« Devant lui, tous les hommes tremblent et toutes les femmes sourient, disait à mi-voix Luern, le vieil écuyer de Celtill. Il est comme Ar-Braz, celui qui doit renaitre au jour du danger. »

« Entends-tu? fit Labiénus à l'oreille de César.

— Vercingétorix, dit le consul, tes hommes te donnent tout haut le nom que je te donnais tout bas; tu seras le chef toujours victorieux.

— Il est dangereux de jouer avec un lion, pensait Labiénus. Si le général voulait me croire, il ferait étrangler celui-là, avant qu'il n'ait les griffes trop longues. »

III

Pendant que César et les quelques officiers de sa suite se reposaient dans la maison des hôtes, Vercingétorix causait avec ses sœurs, dans la salle sablée de mica.

« Oui, Moïna, disait-il, je partirai dans une semaine, je l'ai promis à César.

— Et à Praxinoé? fit malicieusement la jeune fille.

— Je n'ai rien promis à Praxinoé, parce qu'elle ne m'a rien demandé.

— Souvent, on ne demande pas ce qu'on désire le plus. Emmènes-tu avec toi Kenrik?

— Certainement. Comment se fait-il qu'il ne soit pas là?

— Kateline voulait un petit chamois, et au lever de la lune Kenrik est parti pour lui en prendre un. Il n'est pas encore revenu. »

Kenrik était le fils de Luern; brave comme l'était son père, fort comme son père l'avait été, mais Luern n'avait été qu'un loup docile et Kenrik était un barde.

Du même âge que Vercingétorix, il avait grandi auprès de lui, profitant des leçons de Divitiac. Il aimait son chef comme un frère, mais il aimait surtout Kateline, qui savait lire les bouquets de rameaux entrelacés et qui chantait si gaïement les bourrées des Monts-Dores.

« Je n'ai que du sang bleu dans les veines, s'était dit Luern, lorsqu'il s'était aperçu de cet amour naissant; si Kenrik reste digne de moi, il sera digne d'elle. »

— Quand seras-tu deux fois mon frère? » disait sans cesse Vercingétorix.

Dans ces conditions, la noce se serait déjà faite; si le vieux soldat n'avait prétendu, avec raison peut-être, qu'un homme ne doit pas bâtir une maison, sans savoir s'il est assez brave pour la défendre.

Aux bords du Rhin, Kenrik venait de montrer à tous qu'il était brave entre les braves, la noce pouvait se faire.

Kateline appuyait câlinement ses deux mains sur l'épaule du chef.

« As-tu entendu César? dit-il en souriant, il veut que tu sois reine. »

— Kenrik est assez brave pour être roi.

— Bien répondu, petite sœur! mais il n'est encore qu'un écuyer, et les filles aiment à avoir de belles noces. Attendrons-nous le lendemain de la victoire?

— Tu es le maître.

— Alors, comme je veux être un maître aimé, nous n'attendrons pas si longtemps.

— Que te disais-je? interrompit Moïna. Il tient à avoir un avocat près de sa belle Romaine.

— Si elle ne t'aime pas encore, c'est qu'elle ne te connaît pas, fit Kateline, qui avait noué ses bras au cou de son frère.

— Tu viendras aussi avec nous, Moïna? demanda le chef en repoussant doucement sa sœur.

— Et qui gardera la maison?... Non, frère, à moins que tu ne commandes, je n'irai pas avec vous. Je ne sais pas parler comme Kateline et les belles Romaines riraient de mes phrases de montagnarde... Mais nous oublions nos hôtes; il faut qu'ils n'empor-

tent pas une trop mauvaise idée de la cabane du Mont-Dore. Viens, Kateline, rien n'est prêt. »

Les deux jeunes filles coururent aux cuisines, et Vercingétorix s'approchant d'un trophée à demi voilé par des branches de houx, dit en portant la main à son front:

« Père, dans les pays lointains où je vais aller, tu veilleras sur moi et, si je tombe, tu ramèneras ton peuple. »

César lui disait encore le matin:

« Nous partirons au printemps, nous descendrons le Danube, nous passerons en Asie, et nous irons jusque dans l'Inde, entraînant derrière nous les Gaulois qui ont brûlé Delphes et ceux qui ont aidé Cyrus à vaincre. »

Vercingétorix était un soldat et un enthousiaste, il admirait César, et il l'aimait. Il admirait le général toujours victorieux, qui lui apprenait l'art de vaincre; il aimait le fin politique qui lui répétait sans cesse: « il faut que la Gaule soit la reine du couchant, pour être la sœur aimée de Rome, la reine du midi. »

Celtill, lui aussi, avait rêvé une Gaule unie et forte, et le jeune chef, qui ne devinait pas ce que voulait César, commençait à se dire parfois: « ce que mon père n'a pas pu faire, je le ferai peut-être. »

« Conseille-moi, père, continua-t-il en baisant pieusement la garde de l'épée, qui, depuis vingt ans, dormait dans son fourreau, conseille-moi; je veux ce que tu voulais. »

Puis il pense à Praxinoé, et il oublie tout le reste.

« Si Praxinoé voyait la maison où tu me reçois, dit César soulevant brusquement le rideau de cuir qui fermait la porte, elle ne voudrait plus, je gage, de son palais de Narbonne. »

— Tu crois?

— J'en suis tellement convaincu, que je l'ai envoyée chercher au gué de l'Allier, où je devais la rejoindre. Elle sera ici demain, et au lieu d'un jour, je passera avec toi une semaine. Je suis attendu, mais les heures que l'on donne à l'amitié ne sont jamais des heures perdues. »

Les mains de Vercingétorix tremblaient lorsqu'il remit au trophée l'épée de Celtill.

« Ceux qui sont venus avant moi, se disait César, ont voulu couper le chêne et leur hache s'est brisée sur l'écorce, moi je ne couperai que le gui et le chêne tombera, rongé par le ver qui ronge les autres. »

DE L'ESTOILE.

(La suite au prochain Numéro.)

ÉNIGME

Je tiens du cheval et de l'âne;
Moins bien traitée, on me condamne
Très souvent à subir un régime plus dur.
Je suis entêtée et stérile,
Je suis néanmoins fort utile,
Parce que j'ai le pied très sûr;

Dans les sentiers étroits, au bord des précipices,
Aux voyageurs je rends souvent de grands services.
— Je sers aussi de chaussure à vos pieds,
Et quand je revêts ceux du successeur de Pierre,
Je partage un honneur que lui rend volontiers
Celui qui voit en lui du Seigneur le Vicaire,

Explication du patron découpé

PARDESSUS POUR ENFANT DE
9 A 12 ANS.

1, Dos. — 2, Petit côté du dos. — 3, Côté du devant. — 4, Devant droit avec le revers indiqué par un pointillé. — 5, Devant, gauche. — 6, Basque du côté droit. — 7, Basque gauche. — 8, Revers. — 9, Col rabattu. — 10, Manche, dessus et dessous, avec un parement droit.

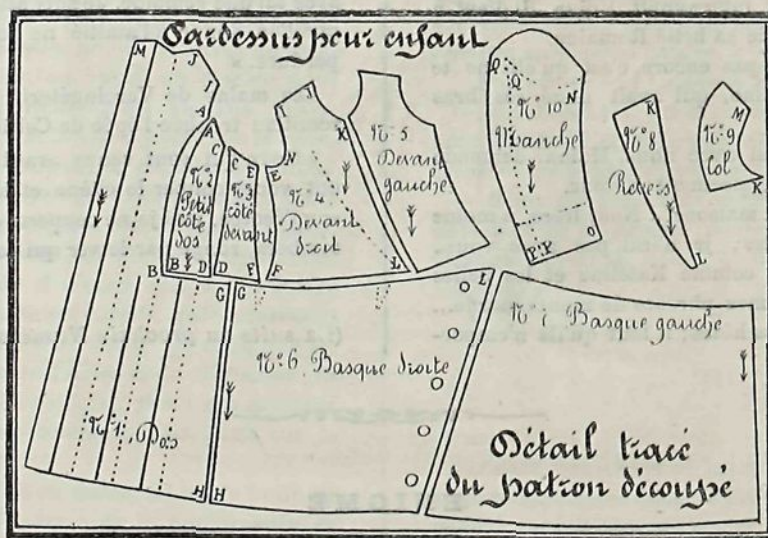
Ce modèle emploie 2 mètres d'étoffe en 1 mètre 20 ou 1 mètre 30 et 4 mètres 50 en 60 cent. de largeur, plus 2 mètres d'astrakan pour la garniture. Les lignes pointillées et les lettres de raccord correspondent aux traits à la roulette et aux coches du patron découpé. Suivre, pour la réunion des parties du patron, l'ordre dans lequel le détail tracé les représente.

Après avoir taillé les deux côtés du dos, former à chacun le pli creux, puis les réunir à la couture cintrée du milieu; faire les deux plis de la jupe. La ligne pointillée indique l'intérieur du pli. Ajouter la basque droite, lettres de raccord G. G., H. H., couture du dessous du bras. Faire les deux petites pinces marquées par un pointillé.

Cette basque est fuyante devant et se monte au bord de la basque, lettres de raccord L devant, B petit côté du dos. Le devant gauche se joint au petit côté du devant n° 3, lequel est le même que le petit côté du dos, pour les deux côtés. Joindre la basque gauche n° 7, au bord du devant gauche; cette basque doit rejoindre le bord de



Pardessus pour enfant (vu de dos et de face), patron découpé.
Modèle de madame Taskin, 2, rue de la Michodière.



la basque opposée. Sur celle-ci, tout le long du bord, de beaux boutons oxydés.

Col, revers et parements en astrakan.

Ce manteau se fait en belle vigogne, en drap molleton, en fantaisie bouclée et même en tissu écossais, les couleurs fondues et les carreaux perdus.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4546
et le patron découpé d'un pardessus pour enfant de 9 ans et plus, modèle de madame Taskin.